

# **MEURTRES EN SÉRIE À GIVERNY**

CHRISTINE CLOOS

**MEURTRES  
EN SÉRIE  
À GIVERNY**

*Couverture :*  
Miles Hyman

© Editions des Falaises, 2022  
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen  
102, rue de Grenelle - 75007 Paris  
[www.editionsdesfalaises.fr](http://www.editionsdesfalaises.fr)



# 1

*La colère rouge...  
De celle qui enfle, déborde, explose en  
une multitude d'éclats étincelants, esquilles  
chatoyantes, coupantes comme de l'acier.  
Puis le vide.  
Le vide qui enveloppe,  
qui apaise... qui tue.*

Les cloches de l'église Sainte-Radegonde marquaient la fin de l'office pour les rares bons paroissiens du village et le début d'une longue journée morose pour Jeanne. Au dernier carillon, elle s'étira, repoussa les couvertures et saisit son paquet de cigarettes sur la table de chevet. Le goût âcre du tabac brun lui donna un haut-le-cœur en même temps que l'envahissait un insidieux sentiment de découragement. Elle n'avait pas l'intention de mettre le nez dehors comme tous ces cons de promeneurs du dimanche après-midi qui, main dans la main, descendaient la rue

Claude-Monet et patientaient en riant devant l'Ancien Hôtel Baudy en attendant qu'un des serveurs au long tablier noir vienne les placer dans la grande salle peinte en jaune, aux boiseries à mi-hauteur et aux copies de toiles impressionnistes sur les murs. D'autres préféraient se photographier autour de la tombe de Claude Monet et parcourir les allées du petit cimetière adossé à la colline. *Tu parles d'un plaisir ! Se balader au milieu de tous ces macchabées enterrés là, sous tes pieds... drôle d'idée...*

Elle secoua la tête, se dit qu'elle ferait bien de se laver les cheveux un de ces jours, avant son entretien à l'ANPE. Non, décidément, elle se sentait bien dans son lit, il y faisait chaud. De toute façon, personne ne l'attendait, elle n'attendait personne.

Elle écrasa sa cigarette. *Tiens, il faudra que je vide le cendrier... Plus tard...* Elle ferma les yeux et se rendormit très vite.

Le bruit d'une moto la réveilla en sursaut. Dix-huit heures. *J'ai pioncé si longtemps ? Tant mieux, un dimanche de passé...* Elle se leva, avala un restant de café froid qui traînait sur sa table et décida brusquement d'aller faire un tour à La Guinguette, là où il y avait toujours un ou deux copains, là où les cigarettes et la bière arrivaient à sa table sans qu'elle ait à faire le moindre signe au patron.

*Peut-être que Paulo ou Max sont là. Ils me doivent des verres, ça tombe bien.*

Dehors, il faisait froid, très froid lui sembla-t-il pour ce début d'octobre. Les Givernois se dépêchaient de rentrer chez eux, les touristes regagnaient les parkings.

Elle chercha ses clefs, les retrouva par terre près d'une paire de chaussures. A peine un pied dans la rue, une famille d'Américains lui demanda en anglais où se trouvait l'arrêt des bus pour rejoindre Vernon et sa gare. Elle leur fit un vague signe de la main pour indiquer la direction de

la Seine, se dit que décidément, elle n'avait aucune envie de faire un quelconque effort aujourd'hui, son anglais du collège lui semblant trop lointain, trop approximatif. Elle les vit repartir en courant, traînant leurs gosses par la main. Une forte odeur de purin flottait dans l'air et elle se boucha le nez en passant devant la ferme ou plutôt la maison des poules et des chiens - chats - chèvres de René, un drôle de fermier réparateur de bicyclettes à ses heures perdues. Un coup de vent agita les tilleuls de l'Ancien Hôtel Baudy, les chaises et les tables avaient déjà été repliées sur la terrasse et, à travers les rideaux de dentelle, les abat-jour rouges des lampes sur les tables diffusaient une lumière orangée qui se reflétait sur le bitume de la rue. Elle enfonça les mains dans ses poches. Elle grommela un « b'soir » à l'homme qui fermait la galerie de peinture qui faisait l'angle des rues Claude-Monet et Blanche-Hoschedé. Elle ne se souvenait jamais de son nom et puis, de toute façon, elle trouvait idiot le nom de cette galerie La Galerie de l'Angle. *Bah, il s'était pas foulé, celui-là... Encore un qui prenait Giverny pour la poule aux œufs d'or...* Elle lui donnait une année pour tenir et ensuite... pchhh... ! Envoyée la Galerie de l'Angle. Un autre commerce ouvrirait à sa place, peut-être un vendeur de parapluies ou de chapeaux, qui essaierait d'écouler une quelconque camelote chinoise que les cargos du port du Havre déchargeaient par conteneurs entiers chaque jour. Là, commençait la partie de la rue où elle accélérerait automatiquement le pas, le long du musée des Impressionnismes et des serres de la Fondation Monet. Ce tronçon de route, rectiligne, avait été tracé à travers le champ même où Monet avait peint sa série des *Meules*. Elle évitait ainsi de prendre le chemin qui montait vers la colline et longeait la grande ferme de la Côte à l'arrière du musée des Impressionnismes. De toute façon, à la tombée de la

nuit, elle n'aimait pas longer ce flanc de colline sauvage, aux buissons denses derrière lesquels n'importe qui pouvait se cacher. Mieux valait encore affronter cette partie inhabitée le long des jardins du musée. Des petites meules de foin, clin d'œil à la fameuse série du Maître, avaient été placées çà et là sur la pelouse du musée par le jardinier en chef comme un décor de théâtre pour touristes en mal d'authenticité. La rangée de lampadaires éclairait en halos brumeux la végétation dense des plates-bandes décoratives le long des barrières, laissant de larges zones d'ombres mouvantes dues aux longues tiges des asters et des hélianthus agitées par la brise. La silhouette du musée aux toits-terrasses semblait tapie derrière ses haies de charmille.

Vite... les premières maisons après cette zone déserte. Elle reprit son souffle. *Ouais, je sais, je devrais arrêter la clope...* Mais où étaient-ils donc tous ces Américains, Australiens, Chinois, Japonais, Russes qui avaient parcouru, la journée durant, Giverny, en quête de souvenirs à ajouter à tous ceux qui s'entassaient déjà dans leurs monstrueuses valises à roulettes ?

Quelques feuilles de marronniers s'envolèrent devant elle. Il n'y en avait que dans la cour de l'école. Toujours les premiers à roussir dès la fin du mois d'août. Pourquoi ces feuilles se trouvaient-elles là, loin des arbres qui les portaient ? Des enfants, peut-être, qui avaient été contraints de les abandonner par des parents plus soucieux de propreté que de poésie automnale, avant de monter en voiture pour le sacro-saint retour du week-end sur une autoroute embouteillée en direction de Paris. Elle repensa à son enfance dans la petite ferme normande, à sa mère qui travaillait dur, sans jamais un jour de repos, sans jamais lui accorder cinq minutes d'attention, à sa solitude de petite fille. A la cour de l'école du village,

aux railleries de ses compagnes de classe à cause de ses vêtements trop grands, trop reprisés, trop démodés. *Mais qu'est-ce qu'il me prend avec ces foutus marronniers... ? Allez vite, ma vieille, accélère le pas, j'ai soif et j'ai envie tout à coup de compagnie, et pas celle des marronniers... !* Elle dépassa la maison de Monet, leva la tête vers l'appartement des gardiens, une lumière était allumée. *Drôle de vie... Être les maîtres de la demeure et de son jardin la nuit, et se retrouver petits employés en costume de flic le jour.* Accélérer le pas... L'hôtel Les Sauvagnes, et enfin débouler sur la départementale. Elle vit la guirlande lumineuse de La Guinguette, soupira d'aise. Certaines fois, tout était sombre, fermé, au gré des humeurs du tôlier et elle devait rebrousser chemin, repasser par la longue rangée de lampadaires qui lui provoquait toujours ce vague malaise, surtout lorsque l'alcool n'avait pas pu faire son travail d'anesthésiant. Mais ce soir, le bar était ouvert, elle entendait de la musique et le rire gras du patron. Accélérer le pas...

Elle poussa le portillon bordeaux et s'avança dans la petite allée qui longeait la rivière. Des tonneaux étaient disposés sur un grand deck en bois sous un saule. Un toit abritait le bar et juste un seul mur de planches fermait cet abri de fortune. Elle vit tout de suite Paulo qui traînait en compagnie de quelques habitués, accoudés au comptoir. Des poêles à gaz chauffaient le tout.

— Salut, la Jeanne, tu viens te faire payer une mousse ? Allez assieds-toi là, ma belle, y'a Max qui va se ramener avec son cousin.

Il y eut la première mousse, et puis Max qui offrit sa tournée, et puis le cousin qui voulut le remercier, et puis Jeanne qui, à son tour, voulut arroser tout le monde. Son regard brillait, à la Jeanne, là, sous les néons du bar. Elle se sentait comme une reine, la petite reine du village, perchée sur son tabouret de skaï rouge. Et puis elle plaisait

au cousin, ça, elle en était sûre. Il se trouvait tout à côté d'elle maintenant, et elle recevait la chaleur de sa joue chaque fois qu'il lui faisait boire une gorgée de bière de son propre verre.

C'est bête, elle aurait dû se laver les cheveux avant de venir. C'est ce qu'elle pensa lorsque le patron du bistrot leur fit signe de terminer leurs consommations et puis de s'en aller. Elle avala d'un trait le bock posé devant elle – elle demandait toujours des bocks, car elle trouvait cela plus chic pour une femme. Chancelante, elle s'avança dans l'allée menant au portillon. Elle vit le cousin parler à voix basse aux autres.

— Dis donc, ma grande, on n'va pas s'éterniser là dans ce vent glacial. Paulo et moi, on se rentre vite fait, nous, on se lève aux aurores demain, le jardin n'est pas encore fermé et avec "Face de Citron", pas moyen de glander. Mon cousin va te raccompagner. Allez, salut ma jolie.

L'air piquant la surprit. Le cousin lui prit le coude, elle eut un moment de panique. Elle se rappela le cendrier plein de vieux mégots sur sa table de chevet, la vaisselle sale accumulée dans l'évier, et ses petites culottes qui trempaient dans une bassine.

Cette fois, elle voulait que cela soit différent. Elle était lasse de ces rencontres d'un soir. Le cousin de Max, c'était pas pareil. Il devait rester quelques mois ici... pourquoi au juste ? Elle ne se rappelait plus très bien des raisons. Une histoire d'élagage d'arbre dans une propriété à l'entrée du village... Ce dont elle se rappelait, c'est qu'elle avait le temps... pour une fois.

Et puis, quelle conne, elle aurait vraiment dû se laver les cheveux au lieu de roupiller toute la journée.

Elle se détacha brusquement de lui, lui cria « bonsoir, ça va aller, j'ai besoin de personne pour me raccompagner » et s'éloigna rapidement. Elle le vit hausser les épaules et

rejoindre Paulo en direction du chemin du Marais. Max partit de l'autre côté, ayant garé sa camionnette face au jardin Monet en rentrant de Vernon.

Maintenant, elle était tranquille. Elle pouvait se laisser aller à la douce chaleur libérée par l'alcool, qui se répandait dans tout son corps. Elle se sentait légère. Elle traversa la départementale, déserte à cette heure, longea les murs des maisons aux volets fermés, zigzagua un peu en remontant vers l'hôtel Les Sauvagnes. Là aussi, tout était sombre, seule la lumière de l'enseigne donnait une petite note joyeuse à ce début de rue Claude-Monet. Décidément, après la visite au cimetière, tous ces touristes dormaient d'un sommeil de plomb. Pas beaucoup le sens de la fête, ces gens-là.

Le froid lui donnait une terrible envie de pisser.

*Oh, merde, impossible d'attendre.*

Elle accéléra le pas jusqu'au parking, devant la maison du peintre. Elle se dirigea vers les premières places, regarda vers la gauche et derrière un massif d'arbres à papillons, elle repéra une camionnette garée contre une poubelle. Vite, elle courut, se glissa entre les deux et s'accroupit. Un long jet d'urine s'écoula à ses pieds et une vapeur chaude monta lentement entre ses cuisses. Elle ferma les yeux. *Zut !* comme à chaque fois, elle avait arrosé le bas de son pantalon. Elle voulut se relever pour remonter sa petite culotte, perdit l'équilibre et s'affala dans un grand bruit de poubelle renversée.

*Nom de Dieu de bordel de Dieu, c'est pas possible d'être aussi gourde !*

Le visage au ras du caniveau, elle vit un point orangé tomber tout près de son nez et éclater en une multitude de petits fragments lumineux.

*Merde, y a quelqu'un.*

Elle se mit à genoux et posa une main sur le pare-choc

pour prendre appui. Elle se sentait tellement ridicule tout à coup. Il y eut un raclement de semelle contre la chaussée et, à côté de sa main, une chaussure noire apparut. Elle n'eut pas le temps de relever la tête : elle fut poussée violemment contre la camionnette. Elle crut que les lumières des réverbères s'éteignaient toutes en même temps, elle pensa bêtement à ses cheveux qui trempaient dans son urine, et qu'elle avait bien fait, finalement, de ne pas laver aujourd'hui, au cousin qu'elle aimerait revoir, à la partie de la rue Claude-Monet où elle n'aurait pas à accélérer le pas, le long du musée des Impressionnistes et des serres de la Fondation Monet, et puis, un froid pénétrant se referma sur elle.

Danièle Raoul fit le tour de la voiture. En dérapant sur cette plaque d'huile, son coéquipier, Martin Lobec, avait heurté la grosse poubelle verte du restaurant d'en face et fini sa course dans le massif des asters planté par la Fondation. Elle inspecta les pare-chocs et les phares de la voiture de police. Aucun dégât. Par contre, les plantes étaient quelque peu aplaties. Elle tenta de les redresser, sans succès.

— Martin, si à chaque fois que tu joues les cow-boys de banlieue tu nous fais atterrir dans les plates-bandes, alors change de rôle par pitié... ! Je te préviens, cette fois, c'est toi qui te débrouilles pour réparer les dégâts !

Se prendre deux soirs de suite, là une poubelle, là un massif fleuri, c'était trop. Jouer du gyrophare un peu trop souvent, bon, à la rigueur, mais de l'accélérateur, non, cela dépassait les bornes.

— Tu m'emmerdes vraiment, Martin.

Elle se retourna et vit que la portière, côté conducteur, était grande ouverte. Martin avait disparu. Elle regarda à droite et à gauche, puis s'avança vers le fond du parking.

Personne. Seul, le vent piquant de ce début d'automne lui répondit. A trois heures du matin, le village tout entier était plongé dans le profond sommeil des dimanches soirs, avant la reprise de la semaine.

— Martin, qu'est-ce que tu fais ? A quoi joues-tu encore ? Elle crut voir une ombre bouger là-bas, vers la camionnette blanche en stationnement. Elle s'avança prudemment.

— Oh, qu'est-ce que...

Danièle reconnut la voix de Martin. Elle accéléra le pas, contourna la camionnette et le vit agenouillé devant une forme allongée.

— Vite, Danièle, appelle le commissariat, je crois qu'elle est morte...

L'inspecteur Germain Delâtre arriva sur les lieux en même temps que le médecin légiste. Il interrogea les deux policiers qui avaient découvert le corps, laissa le photographe et le médecin faire leur boulot. Il voulait, comme chaque fois, s'imprégner des lieux, se mettre à la place de la victime, de ce dernier regard qu'elle avait eu sur les choses qui l'entouraient. Il voulait sentir les vibrations de cet air qui gardait l'empreinte du tueur.

Le joli parking arboré s'était transformé en scène de crime. D'un côté, la jolie fermette convertie en boutique cadeaux-souvenirs, de l'autre, la jolie façade trop rose bonbon de la Fondation, et tout là-bas, le si charmant hôtel Les Sauvagnes. Une vraie carte postale si ce n'était cette pauvre gamine baignant dans son sang. Il n'aimait pas ce que Giverny était devenu. Enfant, il parcourait les rues du village avec sa mère pour aller acheter du lait et des œufs au fermier de la rue du Milieu. Il assistait parfois au retour des vaches vers l'étable et la rue Claude-Monet était alors parsemée de grosses bouses fumantes. Évidem-

ment, cela aurait été du plus mauvais effet maintenant, avec le monde entier qui s’y déversait par cars, bateaux et trains. Il rit intérieurement en pensant aux élégantes touristes chinoises qui auraient pu enfoncer leurs charmants escarpins dans cette matière organique si... campagnarde. Il écrasa sa cigarette et s’avança. La jeune femme s’était écroulée contre une camionnette blanche garée derrière un bosquet. Devant, côté Fondation, des poubelles renversées, derrière, côté fermette, un monceau de cartons humides. Elle avait trouvé l’endroit idéal pour pisser sans être vue. Son assassin avait eu le même avis. Toute menue, la trentaine passée, ses cheveux décolorés souillés par sa propre urine. Misérable fin, baignée dans ses fluides corporels bien avant que la mort ne fasse son travail.

Germain Delâtre se passa machinalement les mains sur ses tempes grisonnantes. A quarante-cinq ans, il se sentait vieux, vieux de tout ce qu’il avait vu. Souvent, il se disait qu’il n’y avait pas une grande différence entre lui, le flic, et le criminel qu’il traquait. Ils avaient en commun les mêmes visions d’horreur. L’un les fabriquait, l’autre les dénonçait, mais les images étaient là, présentes pour tous les deux sans possibilité d’oubli. Et c’était ce lien indestructible qui existait entre eux qui lui était de plus en plus odieux. Une souillure que l’autre lui imposait dans un ultime ricanement.

Le médecin légiste vint vers lui :

— Aucun doute. Elle a été frappée violemment à la tête par un objet très dur, genre gros marteau. Une blessure pareille ne peut pas résulter d’une chute, même sur le coin d’un trottoir. Elle a eu le crâne littéralement fracassé. On s’est acharné sur elle. Son corps est encore souple, à première vue, cela s’est passé il y a une à deux heures, pas plus... Disons autour d’une heure du matin... Je pense qu’elle avait bu pas mal, on sent une odeur d’alcool flotter

autour de son visage. Les analyses donneront une idée de son taux d’alcoolémie... Visiblement, elle était accroupie pour uriner dans le caniveau lorsqu’elle a été surprise par son assassin. Elle n’a pas eu le temps de se rhabiller. A première vue, il n’y a pas eu de viol, mais je t’en dirai plus après autopsie. Bon, je rentre. Je l’autopsie demain et je t’envoie mes conclusions. Salut, Germain, n’attrape pas froid, j’ai assez de boulot comme cela... !

Germain s’approcha de la fille. Elle avait une expression étonnée sur le visage. Ses cheveux blonds formaient un éventail autour de sa tête. Leurs racines noires accentuaient cet effet. Elle devait avoir dans les trente-trente-cinq ans. Maigre, deux rides naissantes autour de la bouche. Un petit blouson étriqué en simili cuir, un jean râpé et des baskets noires. Un minuscule pull rouge et rien dessous.

*Pas très couverte pour la saison...* Son jean noir descendu jusqu’aux genoux soulignait la pâleur de ses cuisses. Son pubis se bombait, là, à la vue de tous, dans un dernier sursaut pour se redresser en prenant appui sur le bord du trottoir qui entourait le bosquet jonché des sacs plastiques éventrés qu’elle avait entraînés dans sa chute, révélant des contenus que Germain préféra ignorer, toute l’intimité des habitants bien tranquilles de ce quartier jetée en pâture, là sur le bitume.

Germain demanda une couverture pour couvrir cette nudité offerte aux yeux de tous sans pudeur, puis il passa la main dans le blouson de la fille à la recherche d’un portefeuille.

Jeanne Lebaudec, née à Rouen en 1978, yeux bleus, célibataire... *et morte les fesses à l’air sur le parking mondialement connu d’un petit village normand à deux pas de la maison du Maître de l’impressionnisme...* Rouen-Giverny, terminus, ajouta-t-il pour lui-même.

Demain, il enverrait deux flics sonner aux portes des maisons voisines. Mais il ne se faisait pas d'illusions. Ils ne récolteraient pas grand-chose. Même les gardiens n'avaient pas encore ouvert leurs volets. Pourtant les gyrophares auraient dû les alerter. Le froid et le brouillard avaient livré toute la rue dans les bras généreux de Morphée.

Il faudrait aussi retrouver la famille de Jeanne. Et c'est lui qui s'y collerait, comme toujours. Il répandrait, en une seconde, au sein d'une famille tranquille, un torrent nauséabond de détails que la famille elle-même ne manquerait pas de vouloir connaître et qui les marqueraient à jamais. Et le ricanement reviendrait, là, entre ses deux tempes grises. Et même s'il essayait d'y mettre du tact, il se savait trop rugueux, trop abrupt, et ce serait pire.

Il repoussa ses pensées dans un coin de son cerveau. Demain, il les avertirait... Plus tard... Il salua les policiers encore sur place et les brancardiers qui enfournaient le corps dans l'ambulance, il leva la tête vers la colline, masse sombre qui se découpait sur le ciel, soudainement éclairée par un rayon de lune. Et il partit se coucher.

## 2

*Les grains de poussière qui dansent  
dans un rayon de soleil.  
Les ombres qui s'étirent.  
Un été chaud. La quiétude profonde  
qui imprègne toute chose.  
Et qui dure, qui semble vouloir durer une éternité...  
Et puis tout se tord, se distord, les contours  
se déforment, tout s'assombrit brusquement,  
les grains de poussière s'irisent de rouge.  
Un rouge chaud.  
Chaleur, qui coule, qui apaise, qui endort...  
Pour toujours.*

Comme tous les jours, après sa journée passée à travailler à quatre pattes dans les plates-bandes du jardin de la Fondation Claude Monet, Marco alla « s'en jeter un » au bar de La Palette, situé à l'opposé des musées, côté Vernon, sur les lieux mêmes de l'ancienne pompe à essence, fermée

depuis des années, n'ayant pu s'opposer à la concurrence des grandes surfaces. Il enfourcha sa bicyclette et roula vers cette autre partie du village, plus authentique, ce qui avait le pouvoir de lui faire oublier les visiteurs qui le photographiaient à longueur de journée, trouvant fort pittoresque ce jeune homme à la chevelure broussailleuse avec sa brouette et son sécateur au milieu des tournesols et des dahlias. Il pédalait rageusement, il sentait l'air qui s'accumulait dans ses poumons et qu'il n'arrivait pas à expulser, il avait l'impression de se noyer. Il accéléra après l'église Sainte-Radegonde et ne répondit pas au salut de René le fermier qui le doubla, la voiture chargée de foin et de chiens, têtes sorties des portières, oreilles au vent. Oublier, oublier tous ces visiteurs, les braillards, les bavards, les taiseux, les inspirés, les mélancoliques, les grincheux, les épanouis, toute cette humanité qui se déversait en continu jour après jour en flots bigarrés. Mais ce n'était pas le pire. Le pire, c'était Max, la grande gueule qui travaillait au jardin depuis vingt ans déjà. Max, qui aimait créer un état de tension permanente au sein de l'équipe des quinze jardiniers, inventer des problèmes qui n'avaient pas lieu d'être. Il donnait l'impression de vouloir prendre le pouvoir, devenir chef-jardinier, mais Marco soupçonnait que ce n'était qu'une posture. Les responsabilités, il n'en voulait pas. Être systématiquement dans l'opposition lui convenait et lui donnait une aura auprès des autres tout en restant « planqué » face à l'administrateur de la Fondation qu'il n'aurait eu, en aucune manière que ce soit, envie d'affronter, n'ayant ni les idées ni le verbe, pour cela. Il préférait compliquer et même saboter parfois les initiatives du nouveau jardinier en chef, le Japonais Okimoto, nommé peu de temps auparavant. Tout de suite, Max l'avait surnommé « Face de Citron », ce qui avait fait beaucoup rire Paulo qui vouait

une véritable admiration à Max, le seul ami qu'il avait, avec lequel il partageait et retapait une vieille bâtisse vers le chemin du Marais. Et puis il y avait les autres. L'équipe se divisait en deux groupes : ceux qui, même s'ils n'étaient pas trop d'accord avec cet état d'esprit, n'osaient pas s'opposer à ce grand gaillard qui, par son bagout, les fascinait, eux qui rentraient sagement le soir retrouver leurs femmes, leurs bambins, et leurs séries américaines sans se poser de questions. Du moment qu'ils avaient un travail assuré, une retraite qui approchait, pourquoi affronter Max pour défendre un Japonais qui imposait de nouvelles méthodes de culture, une vision plus poétique du jardin, vision qu'ils ne comprenaient pas et qui ne leur apportait que des corvées nouvelles et du travail en plus. Ils avaient leur rythme, leurs habitudes et ce n'était pas un Japonais qui allait leur apprendre leur métier. Max avait raison même s'il était un peu dur et querelleur. « Face de Citron » commençait vraiment à les emmerder. Face à ce groupe, Marco prenait l'attitude « toile cirée » comme il aimait à le dire. Ne pas répondre aux provocations, faire glisser. Ce qui le faisait tenir et garder le cap, c'était le reste de l'équipe qui partageait la même vision du jardin que lui. Certains voulaient faire évoluer ce jardin comme Monet l'avait toujours fait, en étudiant les catalogues de Georges Truffaut, avide d'introduire de nouvelles variétés de plantes dans les massifs existants pour recréer ce monde intérieur d'ombres et de lumières, de couleurs vives au plus nuancées. D'autres trouvaient qu'il fallait reconstituer le jardin tel qu'il était le jour de sa mort et le figer dans le souvenir. Cela donnait lieu à d'âpres discussions mais qui le passionnaient. Si seulement Max et son acolyte pouvaient disparaître du décor... Marco faisait son travail consciencieusement, écoutait les directives d'Okimoto, œuvrait à ses côtés avec les cinq jardiniers enthous-

siastes à l'idée de former ce jeune homme si sérieux et s'arrangeait pour se tenir à l'écart des tire-au-flanc. Max, au début, avait tout tenté pour l'incorporer à sa troupe, le rallier à sa cause mais il avait finalement déclaré forfait devant le peu de répondant du jeune homme. Alors, un accord tacite s'était créé : « Je te fous la paix, et toi, tu me laisses travailler dans mon coin ». Mais le climat ambiant de ce jardin – révééré de la Chine aux Etats-Unis – était devenu si délétère par la faute de Max, qu'il songeait, dans des moments d'extrême découragement, à le quitter. Ces jours-là, comme aujourd'hui, il pédalait jusqu'au bar de La Palette où il retrouvait Karim, le patron, un Marocain d'une cinquantaine d'années, pas très bavard, pas très aimable, mais cela lui convenait parfaitement. Aucun membre de la communauté givernoise dans ce bar, juste des vieux venus de Vernon, attirés par le patron, leur frère, qui parlaient à peine français et qui ne rentreraient plus au Maroc que les pieds devant, et si encore la famille voulait bien récupérer leur corps.

Lorsqu'il poussa la porte du café, une pluie drue se mit à tomber.

En cette veille de week-end, la salle était presque déserte. Karim balayait les mégots amoncelés au pied du bar. Il ne leva pas la tête lorsque Marco entra. Parfois, il paraissait d'humeur sombre, une colère à peine voilée semblait agiter son corps tout entier, et les clients, les habitués, après avoir lancé leur commande d'un ton bref, se tassaient un peu plus que d'habitude sur les vieilles banquettes graisseuses et sortaient leur jeu de carte sans un mot. Les quelques touristes égarés qui se risquaient en ce lieu, repartaient, mécontents de l'accueil du patron, ils ne reviendraient pas, de toute façon, la plupart s'en allaient le lendemain de leur arrivée vers une autre destination à visiter absolument, ils raconteraient plus tard à leurs

amis « J'ai fait Giverny, j'ai fait le Mont-Saint-Michel » et débarrassaient les dessous de verres à l'effigie de Monet pour trinquer à leurs vacances passées. Ce soir-là, il y avait juste une table occupée par quatre joueurs de belote, le silence emplissait tout l'espace.

— Karim, une mousse s'il te plaît, demanda presque timidement Marco.

– Tiens, prends-la ! marmonna Karim entre deux raclements de chaises.

Marco, muni de son verre, s'assit à une table côté fenêtres. Le carillon de la porte d'entrée tinta, le vieux Abdel essuya ses pieds sur la serpillière posée à cette intention et s'assit à côté d'un des joueurs. La nuit enveloppait doucement le bar de La Palette, seule vitrine lumineuse de cette placette à l'entrée du village.

Karim remontait de la cave lorsqu'un cri bref lui fit lâcher le casier à bouteilles sur le plancher du bar.

— Merde, Abdel, qu'est-ce qui t'arrive ?

Marco leva la tête, fixa Karim sans le voir.

— Eh, Abdel...

Marco regarda autour de lui, prit son verre, but une gorgée. Abdel était livide.

— Tu connaissais, toi, la p'tite Jeanne, non ? Tu me l'avais présentée. Une drôle de petite bonne femme, maigrelette, la voix rauque, toujours la clope au bec. Tu te rappelles ? Marco ne répondit pas.

— Quelquefois, elle me tapait des clopes... Mais si, rappelle-toi, même que c'était pas courant, les gens qui demandaient des bocks... Eh ben, elle a été retrouvée morte, sur le parking, hier soir. Elle s'est assommée sur le bord du trottoir, elle avait beaucoup trop bu, à ce qu'il paraît... Maher vient de me l'apprendre.

— Je sais, répondit Marco.

Marco tourna la tête vers les grandes vitres couvertes